Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 11

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185716

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

fants. Ye s'établit dein la tsambra dè la municipalitâ ; on lâi baillè on saladier dzauno pliein d'édhie, on bocon dè savon et on panaman proupro ; et quie, ye recoussè sè mandzès dè veste, preind son garni et sa botollietta iô l'est lo vaccin, et hardi : à mésoura que clliâo fennès apportont la marmaille, ye fâ à clliâo z'einfants coumeint se lè volliâvè eintâ pè lo bré. Quand n'a perein dè cé vaccin, l'ein repreind su ion po ein mettrè à ne n'autro et on âmè prâo que lo preignè su on bio bouébo bin grasset petout què su on femelin. On dit que dè vaccinâ lè z'einfants, cein lâo grâvè dè veni crottus, kâ on n'âme diéro avâi la frimousse coumeint 'na potse péchà et portant cein ne fâ rein qu'âi ge, kâ lè grâlâ sont d'asse brâvès dzeins què lè z'autro et sont mémameint bin dè pe solido, que sont dû coumeint lè pierrès.

Y'a on part dè teimps lo mâidzo est don venu per tsi no et totès lè fennès dâo veladzo qu'aviont dâi petits einfants lè z'ont portâ, hormi la Janette à Quinqueneau que n'a pas volliu ein oûrè parlâ.

— Veni-vo pas, se lâi fâ la Françoise à Tique, sa vesena ?

— Oh ! na fâi na, se le repond.

— Vo z'ai too et vo porriâ bin vo z'ein repeintrè.

— Oh ! nefâ et y'aré bin onco dozè z'einfants, diabe lo ion que farè revaccinâ ; cein ne lâo fâ pas mé què dè cratchi que bas. Vouâiti-vâi mon gros, lo Jules, l'a portant bien étâ vaccinâ, qu'on desâi que l'est su li que cein avâi lo mi prâi ; eh bin ! cein ne lâi a pas gravâ l'an passâ dè sè trossâ lo mémo bré ein tcheseint avau noutron premiolâi. — Tot cein, c'est dâi folérâ, dè la tcharlatanéri, et l'âi vu pas portâ lo petit.

Un habitant de Bussigny, qui, depuis plusieurs années, n'avait pas revu son ami Buttet, de Froideville, se décida tout à coup à lui faire une visite. C'était au mois d'août de l'année dernière. Il partit par un temps superbe et passa une agréable journée chez son ami, avec lequel il dégusta plus d'une bouteille sous le vieux tilleul qui ombrage la petite fontaine située près de la maison.

Vers le soir, et lorsqu'il s'apprêtait à reprendre le chemin de Bussigny, quelques gros coups de tonnerre se firent entendre, suivis d'une averse tellement abondante que tous les petits ruisseaux, toutes les rigoles de Froideville roulaient à gros bouillons les eaux boueuses qui s'y déversaient de toutes parts.

— Il te faut coucher chez nous, David, dit Buttet ; nous aurons la pluie toute la nuit et le temps est vraiment trop laid pour te mettre en route.

— C'est vrai, dit l'autre, je te remercie..... si ça ne vous dérange pas.

— Aucunement, tiens, voilà la *Semaine*, lis un instant pendant que je vais traire la Boucharde et que ma femme nous met cuire un saucisson.

Un quart d'heure plus tard, Buttet revient à la « chambre de devant » où il avait laissé son ami... personne !... On s'inquiète, on cherche autour de la maison et de la cave au grenier, rien.

Après avoir soupé et vainement attendu, Buttet et son épouse donnèrent un tour de clé à la porte d'entrée et se couchèrent en répétant alternativement : « Mais où diantre ce David peut-il avoir passé ? »

Il s'était écoulé près de deux heures depuis que l'ami de Bussigny avait disparu, lorsque Buttet fut brusquement réveillé par trois gros coups de canne frappés à la porte.

— Qui est là ? cria-t-il.

— C'est moi. Bien fâché de te déranger, mais je suis trempé à fond ; il en tombe comme si on la versait.

— Mais, au nom du ciel, d'où viens-tu ?...

— Tu connais ma femme, répond David, qui ruisselait. Toute la nuit elle aurait été en souci de moi, et je suis vite allé lui dire que je coucherais ici.

Le *Voltaire* contient généralement de charmantes choses ; nous trouvons entr'autres dans un de ses derniers numéros cette fine étude de mœurs tracée par la plume toujours spirituelle de M. Eugène Chavette, sous le titre : *Le Dîner de l'Elysée:*

Après avoir boudé toute la journée, Madame se décide à faire connaître le motif de son mécontentement.

Madame. — Je m'étonne, monsieur Duflost, que vous qui, quand vous étiez dans les affaires, vous montriez si fier de voir, dans le Bottin, votre nom, suivi de la désignation N. C., *notable commerçant*, n'ayez été invité à aucune de ces ripailles officielles qui ont eu lieu cette semaine.

Monsieur. — Dam ! que veux-tu ? Ces gens-là se régalent entre eux. Ils sont là un tas de généraux, sénateurs ou députés qui se connaissent tous ; ça les met à l'aise pour se déboutonner au dessert et causer de leurs affaires.

Madame *secouant la tête d'un air de doute.* — M'est avis que si vous n'êtes pas invité, c'est que..... je connais votre langue d'enfer..... vous aurez dit quelque mal de M. Grévy.

Monsieur. — Que diable veux-tu que j'aie pu dire de M. Grévy ? Je ne lui ai jamais parlé de ma vie... On m'a montré un jour un monsieur, et quelqu'un m'a soufflé : c'est M. Grévy. Moi j'ai fait : Ah ! vraiment ?... et à cela se sont bornés tous mes rapports avec le premier magistrat de la République qui, je le reconnais, sont insuffisants pour me mériter une invitation à dîner.

Madame. — Ah ! ils la mènent douce, certains de MM. les députés... Toujours les mêmes ! je suis leurs noms dans les journaux... Tenez il y en a un. J'en suis à me demander s'il n'a pas les cuisses creuses ou s'il n'apporte pas un panier, car je ne sais vraiment pas où il peut fourrer tout ce qu'on lui sert. Chaque fois qu'on rend compte d'un de ces dîners officiels, je me dis : « Voyons s'il en était... » Et ça ne rate jamais, je trouve son nom en tête... Et ce que je dis de lui, je pourrais le dire de vingt autres législateurs, qui ne quittent pas la fourchette... Ah ! ils ont là une jolie place, vos messieurs les députés ! De bons appointements et nourris ! A ce prix-là, on peut veiller sur la France *(sévèrement)*. Et dire que, si vous aviez eu deux onces d'amour-propre, vous devriez tonner aussi du haut de la tribune.

Monsieur. — Avec ça que je me pose en orateur... et puis, vois-tu, Louloute, je ne suis pas ambitieux.

Madame. — Dites plutôt que vous n'êtes qu'un égoïste. Quand on n'est pas ambitieux pour soi-même, on l'est pour sa femme. Croyez-vous donc que je ne serais pas flattée, quand les journaux raconteraient une de ces fêtes, de voir figurer mon nom avec l'épithète de toute belle,... car il suffit d'être la dame d'un de ces messieurs pour que les reporters écrivent aussitôt :

« Parmi les charmantes convives, nous citerons la gracieuse Mme A..., l'élégante Mme B..., la sémillante Mme C..., etc. (*Amèrement.*) Pourquoi ne serais-je pas aussi sémillante qu'une autre ?

MONSIEUR. — Ai-je jamais dit que tu n'étais pas sémillante ?

MADAME. — Ne joignez pas l'ironie à l'égoïsme crasseux qui vous ronge. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai remarqué que vous rougissiez de votre femme... D'autres maris sont heureux et fiers de produire leurs épouses. Vous, au contraire, monsieur Duflost, vous prenez à tâche de m'enfouir, vous vous complaisez à me mettre sous le boisseau... Tenez, voulez-vous que je vous fasse part d'une pensée secrète que, jusqu'à ce jour, j'ai gardée au fond de mon âme.

MONSIEUR. — Oui, va, ouvre ton âme ?

MADAME. — Eh bien ! ma conviction intime est que vous êtes un pilier des salons de M. Grévy, et que vous ne quittez pas sa table... seulement vous vous êtes donné pour veuf.

MONSIEUR. — Ah ! en voici bien d'une autre, par exemple ! Ne sais-tu pas, à une minute près, toutes mes occupations ?

MADAME. — Et ces prétendues conférences de M. Sarcey auxquelles vous vous dites si heureux d'assister que vous seriez désolé d'en manquer une seule ?... Avez-vous cru un seul instant que j'étais dupe de ce mensonge ? (*Secouant la tête*). Alors si vous ne vous êtes pas donné pour veuf, expliquez-moi donc pourquoi M. Grévy, ni jamais un ministre, ne pense à m'inviter à un de ces dîners officiels.

MONSIEUR, *patient.* — Parce que, je te le répète, ces messieurs recrutent leurs mangeurs parmi les députés, les sénateurs ou les généraux.

MADAME. — Vous ne me ferez jamais avaler, quand la première vertu d'un militaire est la sobriété, que des généraux passent leur vie avec une serviette au cou... Dans votre besoin de vous excuser, vous insultez l'armée !... Oui je veux bien admettre, à la grande rigueur (à la grande rigueur, vous m'entendez ?) qu'on régale des députés, tous envoyés à table par le suffrage universel... Les inviter, c'est pour ainsi dire régaler leurs électeurs ; c'est atteler vingt au trente mille personnes au même couvert... et je ne saurais mieux faire que d'approuver M. Grévy... qu'on m'a dit être un homme d'ordre... d'avoir trouvé ce moyen de traiter en grand à si bon marché. — Mais des généraux, jamais ! Est-ce que leur place n'est pas d'être toujours à la tête de leurs corps ?

MONSIEUR, *renonçant à la convaincre.* — Oui, tu as raison, ma Louloute.

MADAME. — Ah ! vous savez, je n'aime pas les concessions gouailleuses. Plaisanter n'est pas répondre.

MONSIEUR. — Mais à quoi, diable, veux-tu donc que je réponde ?

MADAME. — A la question que je vous ai posée.

MONSIEUR. — Répète-la.

MADAME. — Pourquoi M. Grévy ne m'a-t-il pas encore invitée à dîner ?

MONSIEUR. — Ecris-lui, il te le dira.

MADAME, *souriant avec mépris.* — Oui, je devine votre malice. En recevant ma lettre, M. Grévy ne manquerait pas de se dire : « Ce ne doit pas être la femme de ce cher ami Duflost qui m'écrit, puisqu'il est veuf... » Et il ne me répondrait pas.

MONSIEUR, *après avoir consulté sa montre.* — En attendant que nous soyons invités à l'Elysée, dînons-nous ? Il est l'heure.

MADAME, *sèchement.* — Non.

MONSIEUR. — Parce que ?

MADAME. — Parce que, me sentant malade et sans nul appétit, j'ai donné campo à notre cuisinière.

MONSIEUR. — Et moi ?

MADAME. — Vous ? N'avez-vous donc pas toujours votre couvert qui vous attend chez M. Grévy.

M. Marc Monnier a donné hier sa première séance sur Pompéï. Dans cette conversation si attrayante par la clarté et l'élégance de la diction, nous avons vu renaître, comme sous une baguette enchantée, la ville détruite depuis tant de siècles; nous avons vu ses rues, son commerce, son forum s'animer comme en leurs plus beaux jours. Le tableau de cette vie antique qui fournit à la science et à l'histoire tant de révélations intéressantes est rehaussée de remarques si fines et d'un coloris si agréable que l'heure passe avec une vitesse incroyable. — A jeudi 18 mars, à 5 h., la deuxième conférence qui aura pour sujet : *La vie privée*, les maisons, les bains, le cimetière des Pompéïens.

Le 5 novembre dernier, le Bazar Vaudois recevait d'un négociant du Jura bernois une demande de renseignements conçue textuellement en ces termes :

« Mésieu

» Je vous écri ses quelque ligne pour savoir les prix courand de votre Bazarre et artique vous avez les prix courand pour Revandre dans les lunet et lunet d'aproche loton et cartron soit dans les migrocop et tecroicope et loupe conte fil et tous les artique que vous avez ou musique à bouche picoto fragolait boite à musique manivel porte monaie beurtel miroir bague boucle d'oroil fotografie livre albome voila des artique que je vand chez nous. Jespère que vous me ferai Rèponse a ma laitre de vos artique que vous avez par une note où des catalogue en a tans dans votre rèponse Jan reste la.

Je vous salue

***

THÉATRE. — L'Œil crevé, opéra-bouffe en 3 actes, a eu un succès fou jeudi dernier. Il ne faut donc point s'étonner s'il a été redemandé pour demain. — Il n'est pas besoin non plus, de faire l'éloge de **Jonathan**, cette charmante comédie nouvelle, dont la première représentation a enchanté tout le monde. — Rideau à 7 $^1/_2$ h.

Le mot de l'énigme de notre précédent numéro est *glace* ou *neige*. Le tirage au sort a donné la prime à Ch.-Fr. Décombaz, à Savigny.

Charade. (Même prime).

Mon premier a sur six faces
Nombre d'yeux noirs et luisants ;
Mon dernier se voit céans
A trois différentes places ;
Mon entier par ses grimaces
Fait peur aux petits enfants.

La livraison de mars de la *Bibliothèque uuiverselle et Revue sutsse* contient les articles suivants : La flore suisse et ses origines, par M. Eug. Rambert. — Les esprits du Seeland. Nouvelle, par L. Favre (Troisième partie). — La bourse, la spéculation et l'agiotage, par M. Léon Walras. — La renaissance littéraire des Slaves méridionaux. Les Bulgares, par M. Louis Leger. (Deuxième et dernière partie). — L'enfant du soldat. Esquisse de mœurs russes, par M. Smirnov. — Variétés. L'électricité, ses applications usuelles, son avenir, par M. G. Richard. — Chronique parisienne. — Chronique italienne. — Chronique allemande. — Chronique anglaise.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.

L. MONNET.